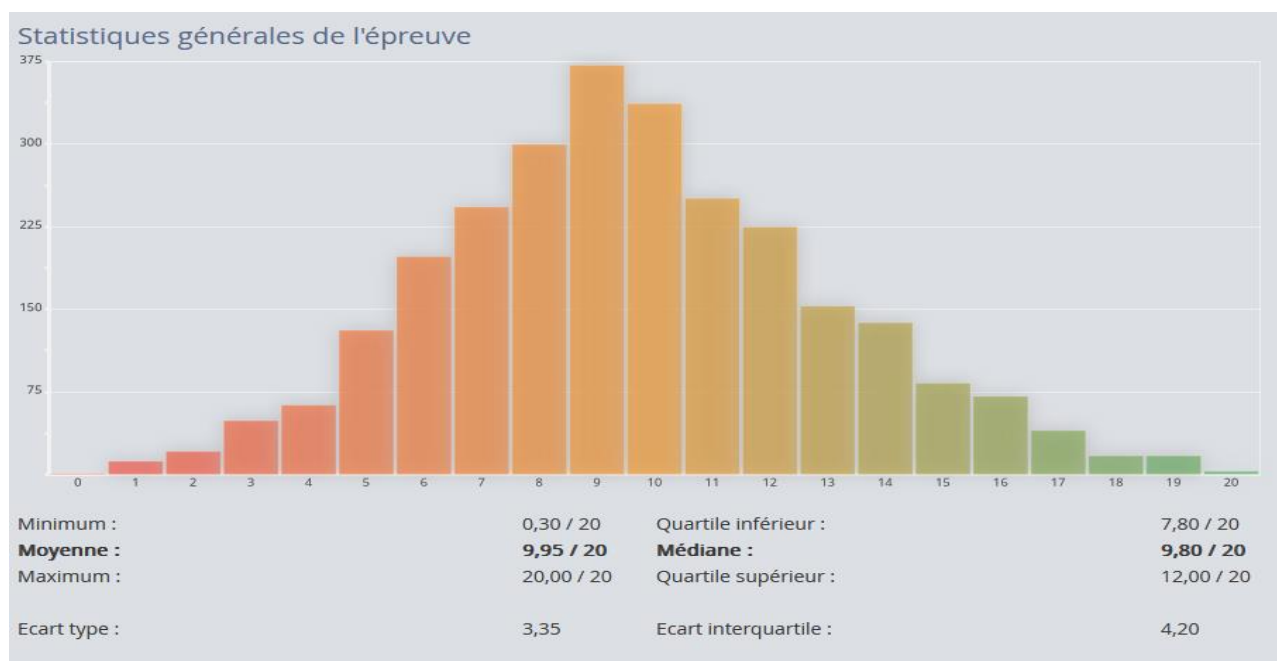


RAPPORT DE L'ÉPREUVE ÉCRITE DE LANGUE VIVANTE OBLIGATOIRE : ANGLAIS



Cette session était la première de l'épreuve sous sa nouvelle forme et le jury a abordé la correction dans un esprit de bienveillance, bien conscient du fait que les candidats n'avaient pas pu bénéficier de toute l'information généralement disponible lorsque davantage de recul est possible. Les remarques qui suivent se veulent positives et ont pour but de guider les candidats à venir dans leur préparation, sans toutefois être trop prescriptives afin de laisser la possibilité à d'autres solutions pertinentes de traitement des exercices d'être expérimentées, notamment dans le cas où la relation entre les textes soumis à l'étude différerait de celle qu'on pouvait souligner cette année.

I. Présentation de l'épreuve

D'un découpage en trois parties l'épreuve d'anglais passe à seulement deux.

1. Première partie

Le thème journalistique a disparu, et le texte unique sur lequel portait une question destinée à en tester la compréhension a laissé la place à un ensemble de deux articles répondant aux critères suivants :

- d'une longueur cumulée comprise entre 900 et 1000 mots
- ayant un ancrage clair dans l'aire linguistique et culturelle anglophone
- pouvant toucher des domaines variés et exprimer un ou plusieurs points de vue.

Précision de taille : L'un des deux articles est tiré de la presse française et doit « [représenter] entre 25 % et 40 % du nombre total de mots des deux articles. »

En d'autres termes, les candidats ont à traiter un texte en français de 250 à 400 mots environ et un texte en anglais de 600 à 750 mots. La première partie de l'épreuve consiste en une question destinée à tester la compréhension des deux articles de presse, avec cette année une réponse attendue en 200 mots environ (tolérance de +/- 10 %).

Il est précisé que la réponse à la question doit être produite « *in your own words* », ce qui revient à dire que si l'exercice de traduction pure que représentait le thème a disparu, le candidat doit toujours démontrer sa capacité à rapporter dans un anglais correct des informations tirées d'un document rédigé en français.

2. Deuxième partie

Cette partie de l'épreuve n'a pas changé de nature, elle consiste en « une question de production écrite destinée à évaluer la capacité d'argumentation du candidat dans un anglais fluide et clair. » La nouveauté tient au fait que désormais le candidat se voit donner le choix entre deux questions, dont l'une « peut être en lien avec la thématique des articles supports de la question de compréhension », formulation signifiant : 1- que ce possible lien n'est pas une obligation absolue, et 2- que dans ce cas l'autre question ne sera pas en lien avec la thématique des articles.

La longueur de la réponse attendue était cette année de 200 mots avec une tolérance de +/- 10 %.

3. Notation

Chacune des deux parties de l'épreuve compte pour 10 points sur 20 et, comme précédemment, l'évaluation reflétera le fait que l'épreuve n'a pas pour fonction d'évaluer le niveau linguistique des candidats dans l'absolu, mais de les classer dans le cadre d'un concours, les notes obtenues ne comptant que pour l'admission.

II. Commentaire sur l'épreuve 2024

1. Question de compréhension

Les deux textes soumis à l'étude cette année traitaient de l'évolution de la *high street*, cette rue principale, commerçante, des villes britanniques dans laquelle on trouvait encore récemment des commerces traditionnels installés de longue date, mais désormais un peu en déshérence. Le premier était intitulé « *How the UK's dying high streets are being given new life by pop-up shops and galleries* » et avait été publié dans *The Guardian* le 8 octobre 2023. Le second, intitulé « *Wilko, la fin d'un bazar anglais* », avait été publié dans *Le Monde* le 13 septembre 2023. La question posée était la suivante : « *How do the following two articles account for the evolution in the British High Street? Answer the question in your own words.* »

La nouveauté de la question de compréhension tient au fait qu'elle porte désormais sur deux textes au lieu d'un, et que l'un des deux est en français. De ce fait, à la tâche traditionnelle consistant à extraire et reformuler en anglais de l'information contenue dans un texte écrit dans cette même langue s'ajoute aujourd'hui celle de devoir pratiquer la même activité avec la difficulté supplémentaire que peut présenter la retranscription en anglais d'information sélectionnée dans un texte en langue française. En effet, même si la consigne a toujours précisé « *in your own words* », certains termes présents dans le texte anglais pouvaient/peuvent être réutilisés en cas d'incapacité à en trouver d'équivalents, ce qui n'est pas possible à partir d'un texte en français. Cette difficulté nouvelle a — comme il était attendu qu'elle le fasse — pénalisé les candidat/es les moins bien armés en termes de ressources lexicales, critère pertinent lorsqu'il s'agit d'évaluer des compétences linguistiques et sur lequel nous reviendrons.

Mais faire porter la question sur deux textes au lieu d'un seul présente une autre caractéristique qui lors de cette session a — peut-être encore davantage que la difficulté linguistique mentionnée ci-dessus — marqué la différence entre les réponses satisfaisantes et les autres : deux textes sur un même thème ne disent pas forcément la même chose. Or, la question posée n'était pas « *Quelle a été l'évolution de la high street ?* » mais « *Comment ces deux textes en rendent-ils compte ?* » et sur ce point les deux articles étaient très différents : le texte français portait sur la disparition de la *high street* traditionnelle et de ses commerces iconiques, le texte anglais sur les nouvelles activités qui s'y installent progressivement et en font peu à peu, selon d'autres modalités, un lieu d'importance dans la vie des habitants.

La majorité des candidats a purement et simplement ignoré cet aspect, se contentant de rapporter sans la moindre prise de recul ce que les articles eux-mêmes rapportaient, et malheureusement dans l'ordre où ils étaient proposés, c'est-à-dire d'abord le texte 1, puis le texte 2. Or, chronologiquement comme logiquement, le texte 2 (*Le Monde*) décrivait des phénomènes dont la connaissance et la compréhension étaient nécessaires pour que ceux exposés dans le texte 1 (*The Guardian*) apparaissent à leur tour dans toute leur signification. Au

risque de se répéter (ou plutôt de répéter Descartes) : « L'ordre consiste en cela seulement, que les choses qui sont proposées les premières doivent être connues sans l'aide des suivantes. » Les candidats qui n'ont pas suivi ce conseil déjà présent dans le rapport de l'an dernier et ont rapporté le contenu du texte 1 avant celui du texte 2 non seulement rendaient leur restitution peu claire par essence, mais s'ajoutaient en plus la difficulté de devoir se livrer à des contorsions linguistiques pour rétablir par le discours un ordre logique qu'il aurait été beaucoup plus simple de poser par la construction même de leur réponse.

Remarque importante : Il n'est pas gravé dans le marbre que chaque année cette même caractéristique du couple de textes sera présente. Il est tout à fait possible que les deux textes soient présentés dans un ordre qui ne présente pas cette difficulté, ou qu'ils présentent une autre forme de différence, tension, similitude, etc. Le sens même de l'exercice tient dans la perception par le candidat du rapport qu'entretiennent les deux articles. Quoi qu'il en soit à l'avenir, deux principes élémentaires devraient permettre de ne pas faire fausse route sur cet exercice :

1- le candidat doit lire la question avec attention, sa formulation n'est pas le fruit du hasard et doit absolument être prise en considération.

2 -le candidat doit se fixer pour objectif de sélectionner/restituer les informations qui seraient nécessaires à un interlocuteur n'ayant pas connaissance des documents pour lui permettre de répondre lui-même de façon claire et complète à la question posée, y compris si elle porte en partie sur les textes eux-mêmes au-delà de leur simple contenu (comme c'était le cas cette année).

Cette année, les copies (une minorité) offrant des réponses de bonne qualité suivaient ces principes en ne se contentant pas de la simple énumération des informations contenues dans les textes mais en commençant par souligner, au-delà de leur thématique commune, la différence fondamentale qui les séparait, l'un posant un constat plutôt pessimiste et l'autre envisageant au contraire la perspective d'une possible renaissance (« new life »), et en replaçant les événements dans un ordre chronologique permettant la compréhension immédiate de leur enchaînement et de sa signification pour la société britannique.

Dernier point, mais d'importance lui aussi : au moins mentionner les articles, « sources » de l'écrit produit, paraît une précision indispensable dans un monde où la question de la fiabilité de l'information et de la nécessité de pouvoir la vérifier se pose de manière parfois dramatique. Cette compétence s'acquiert normalement dès le collège dans le cadre de l'EMI. Renvoyer aux textes par des expressions comme « the first article/the second article » ou « the French article/the English article » n'est pas suffisant pour permettre à un virtuel lecteur de savoir d'où provient l'information. Les identifier uniquement par le nom de leurs auteurs non plus. Ne pas même mentionner l'existence des sources pose véritablement problème.

2. Question d'expression

Les candidats avaient le choix entre deux questions.

Première question d'expression

Elle était en lien avec la thématique commune aux deux textes : « *To what extent should online activities (shopping, social interactions, work, etc.) replace offline activities? Support your answer with relevant examples.* »

À la lecture des copies trois remarques générales s'imposent, qu'il faut, dans une optique de transférabilité aux sujets à venir, considérer comme des principes intéressants à respecter :

Principe 1 : Toute reformulation de la question posée doit se faire — si toutefois elle est nécessaire — avec la plus grande prudence.

Nombre de candidats se croient obligés, à la fin d'une brève introduction, de poser à nouveau la question (ou plus exactement *une* question), et parfois en des termes très différents. En l'occurrence, faire disparaître le modal « *should* » n'était généralement pas une bonne idée. Faut-il rappeler que « *can* », par exemple, n'a pas le même sens ? Modifier encore la question pour arriver à « *How can online activities replace offline activities ?* » revient à traiter un tout autre sujet, et « *Are offline activities going to be replaced by online activities ?* » est encore une tout autre question. Le problème ne tient pas à la pertinence propre de ces questions mais au fait que, le plus souvent, répondre correctement à celles-ci revenait à ne pas répondre à la seule à avoir été effectivement posée. Ajoutons qu'en l'occurrence cette dernière, clairement énoncée, véritable problématique en elle-même, ne nécessitait pas de reformulation particulière.

Principe 2 : La question demande à être analysée dans toute sa portée.

La question en elle-même est un prétexte et les candidats ne sont pas jugés sur leur opinion sur le fond, l'exercice étant d'ailleurs désigné comme un exercice « d'expression ». Il a pour objectif affiché d' « évaluer

la capacité d'argumentation ». En d'autres termes, cela signifie que, même pour fermée qu'elle soit comme cette année, la question posée doit mener à une argumentation et demande donc à être saisie dans ses principaux enjeux. Pour permettre de susciter un tel travail, elle présente un certain caractère de complexité qu'il faut commencer par cerner, car c'est précisément pour sa dimension dialectique qu'elle a été retenue. Le but ensuite ne devra pas être de trouver l'exemple irréfutable qui permettrait d'y répondre définitivement, mais de convaincre de sa capacité à argumenter. Pour rappel, les dictionnaires décrivent un argument comme « un raisonnement, une preuve ». Concrètement, cela signifie que les éléments apportés doivent être discutés, évalués et non assénés sans discernement, au risque d'être contredits : Internet serait responsable du développement de la *fast fashion*... mais on pourrait répondre que de nombreux magasins « physiques » sont tout aussi coupables. Internet permet de parler à des gens au bout du monde... comme le téléphone depuis des décennies. Commander sur Internet est polluant en termes de transport... mais l'achat en magasin aussi s'il se fait en prenant sa voiture. Télétravailler permet de diminuer la pollution due aux transports... mais qu'en est-il de l'énergie nécessaire au stockage et à la transmission des données ? La meilleure preuve de leur manque d'efficacité immédiate est que, suivant les copies, le même argument pouvait être convoqué pour appuyer une idée ou son contraire. Il ne s'agit pas ici de dire qu'ils ne pouvaient pas être utilisés, mais qu'il fallait éviter de les présenter comme des réponses toutes faites à la question, et au contraire s'en servir comme d'instruments permettant de mieux souligner la complexité des phénomènes interrogés.

Certes le temps et l'espace dont disposent les candidats sont comptés, mais c'est précisément pourquoi, par exemple, il était inutile d'énumérer *in extenso* ce qu'Internet permet de faire en restant chez soi, ce que tout le monde sait aujourd'hui. Il fallait plutôt partir de ce constat pour se poser la question de savoir si tout ce qui est possible est, pour autant, souhaitable (et on retrouve la différence entre *can* et *should* mentionnée plus haut). « *Should* » est tourné vers l'avenir, le choix, la prise de décision, et pouvait ouvrir sur des questionnements intéressants pour entamer sa réflexion : Quelles transformations un passage au tout-numérique impliquerait-il pour les individus/la société ? En quoi l'émergence de l'IA remet-elle en cause notre rapport aux technologies ? Des formes de régulations ne sont-elles pas justement mises en œuvre à différents niveaux (École, pays, Europe) ? Des experts et des scientifiques n'alertent-ils pas sur les dangers à venir ?... Il était bien entendu impossible de traiter ces questions en profondeur, mais elles pouvaient servir de tremplin à un minimum de prise de recul/hauteur par rapport à la question posée. Se contenter d'écrire qu'être connecté permet d'écouter de la musique en *streaming* ou de jouer avec un *gamer* japonais mais pas de se promener dans la forêt ou de pratiquer un massage ne démontre pas de capacité d'argumentation.

Principe 3 : La réponse proprement dite à la question posée doit rester la partie principale de cet exercice d'expression.

Si des exemples sont demandés, il est tout aussi explicitement demandé qu'ils appuient/soutiennent la réponse (« *support your answer* »), pas qu'ils en tiennent lieu. Vingt lignes se contentant de *décrire* ce qu'on peut faire derrière son écran, puis dans la « vraie vie », suivies d'une conclusion du type « *That's why online activities should not replace offline activities* » ne constituent pas une réponse argumentée. Il faut un tant soit peu tirer les fils, enfoncer les clous, mettre les points sur les « i ». Un véritable *propos* appuyé par deux ou trois exemples dont on explique en quoi ils l'illustrent a plus de poids que six ou sept exemples sans mode d'emploi.

Deuxième question d'expression

La question 2 n'était pas en lien avec la thématique des textes : « *In the State of the Union Address in February 2023, President Biden said, "We have to see each other not as enemies, but as fellow Americans." How relevant is this exhortation in view of recent events in the US? Use examples to support your answer.* »

Elle a été très minoritairement choisie, la question 1 lui ayant été largement préférée. Elle offrait pourtant aux candidats possédant un minimum de connaissances sur la société américaine, et en particulier la polarisation qui la caractérise depuis le passage de Donald Trump à la Maison Blanche et dans la perspective des élections à venir, une bonne opportunité de répondre de manière satisfaisante. Une bonne connaissance de l'actualité du monde anglophone sera toujours un atout dans une épreuve d'anglais, mais surtout il est intéressant de souligner ici que les principes énoncés pour la question précédente restent valables pour celle-ci :

Principe 1 : Toute reformulation de la question posée doit se faire — si toutefois elle est nécessaire — avec la plus grande prudence.

Ici la question posée était de savoir si les propos de Joe Biden étaient « pertinents », justifiés, « compte tenu des événements récents », non de savoir *dans quel but* par exemple le président les prononçait.

Principe 2 : La question demande à être analysée dans toute sa portée.

Les termes de la question offraient des possibilités intéressantes de montrer ses connaissances et sa capacité à analyser une proposition et à y répondre de manière organisée : outre les termes « pertinent » et « récents

événements » déjà mentionnés, on trouvait des références au discours sur l'état de l'Union, à l'année 2023, à l'opposition ennemis/compatriotes (et américains qui plus est) qui pouvaient guider la construction d'un traitement raisonné de la question. Ces termes ont le plus souvent été totalement négligés.

Principe 3 : La réponse proprement dite à la question posée doit rester la partie principale de cet exercice d'expression.

Comme indiqué plus haut, multiplier les exemples ne fait pas argumentation : une liste d'occurrences d'actes haineux ne forme pas plus la preuve que les Américains se voient en « ennemis » qu'une liste d'actes charitables n'aurait prouvé qu'ils sont tous amis. Les exemples doivent être convoqués au service d'un raisonnement clairement exposé, afin que le lecteur puisse juger à quel point ils peuvent être considérés comme démontrant effectivement ce qu'ils entendent démontrer. Leur simple existence ne suffit pas.

3. Langue

La langue, que ce soit la langue anglaise ou celle des candidats, n'évolue pas si vite que le chapitre du rapport de l'an dernier consacré à l'ancien exercice de thème ne puisse être repris *verbatim* : « l'essentiel des points a été perdu sur des erreurs dont le jury considère qu'elles méritent d'être sanctionnées — sévèrement pour certaines — dans la mesure où elles sont commises après de longues années d'études comprenant l'enseignement de l'anglais. Il s'agit en particulier — et tout simplement — d'un manque de maîtrise du lexique courant et des règles grammaticales élémentaires, pour certaines abordées dès les premières classes du collège et sans cesse rappelées ensuite, car incontournables, tout au long de la scolarité. »

Cette année encore, et malgré le fait que les exercices ne soumettent plus à des passages obligés lexicaux/grammaticaux aussi objectivement contraignants que le faisait le thème, les copies pourraient servir de support à la constitution d'un véritable catalogue de la plupart des approximations/erreurs/fautes imaginables en anglais. Si le jury a indiqué en préambule qu'il souhaitait laisser la possibilité à « d'autres solutions pertinentes de traitement des exercices d'être expérimentées », il rappelle que l'existence de telles solutions n'est pas prouvée pour ce qui concerne la langue anglaise, et que la sagesse voudrait qu'on s'en tienne aux formes éprouvées. Dans ce domaine les expérimentations présentent des risques, qu'on peut ranger dans deux grandes catégories.

Lexique

Les mots *the disappear, the disparition, the arrive, the replace, the increasement, changements, batiment, isolement, carburant, concurrents, numeric/numerical, informatic, peripharia, desequilibrities, to transformate, to threat* n'existent pas. *Concurrence, area, prize, loose* existent mais ont un sens différent de celui qu'on veut leur donner (concurrence, ère, prix (=coût), perdre). On peut tirer un enseignement constructif de ces créations : Il est que le problème ici n'est pas qu'un/e candidat/e en difficulté invente un terme ou en utilise un à mauvais escient (il lui faut bien tenter quelque chose), mais qu'il/elle ne connaisse pas des mots d'un usage parfaitement courant. Des mots/expressions aussi indispensables que *with, in effect, which, they were, at first sight* sont tout aussi mal maîtrisés : *whith, in effet, wich/witch, they where, at first sigh...* Un travail régulier, dans l'année, d'acquisition du lexique éviterait à nombre de candidat/es d'importantes pertes de points.

Pour finir sur le lexique, soulignons l'importance particulière, compte tenu des tâches demandées, du vocabulaire nécessaire à la construction du propos/l'organisation des idées : *first of all* devient *firstable*, *however* est remplacé par *moreover*, voire *secondly*, on trouve *in point of view, even* seul pour *even though...* mal maîtriser ces termes est particulièrement dommageable dans la mesure où leur mauvaise utilisation entravera, à la lecture, la compréhension du cheminement de l'argumentation.

Grammaire

Catalogue non exhaustif : *without forget, people which can't, the most of the people, make us believing, we could ask us, since few years people are using, one oughts to, has selled, have to closed, it could be thunk that, farer of, independents workers, a new economy sustainable, youngs/the youngs, she (the high street), theirs friends, can be use, workers have losen, look like abandoned, online activities is, they make easier social life, people wantn't to...* les exemples sont innombrables, mais surtout portent sur des points qui ne présentent pas de difficulté particulière. Là aussi, pour rester constructif on indiquera les quelques grands chapitres dont une maîtrise à peu près correcte permettrait d'éliminer la majorité des fautes : la détermination, la place de l'adjectif, les verbes irréguliers, la dizaine de constructions verbales possibles, les modaux, sans oublier la syntaxe de base, et en particulier la construction des questions, que nombre de candidat/es ignorent ou négligent : *It is a societal problem? Society can be destroy by internet? How online activities have replaced offline activities? So how British high street can change? Can offline activities can be replaced? Are online activities can replace offline activities? Is internet should be given priority?* De telles créations, surtout

lorsqu'elles prétendent avoir, en tête de copie, une valeur introductive en reformulant la question posée, ont un effet extrêmement négatif.

4. Forme

Le rapport de l'an dernier peut sur ce point aussi être repris mot pour mot. Y étaient dénoncés « écriture indéchiffrable, textes en blocs dénués de paragraphes distincts, différents exercices à peine séparés/annoncés, pages couvertes d'innombrables ratures, marques de comptage des mots gigantesques qui compliquent la lecture » ... Cela reste malheureusement trop souvent vrai. Pour ce qui est du nombre de mots, ajoutons qu'il est bien précisé qu'il doit être indiqué, et — cela arrive — qu'un comptage manifestement insincère est, sans jeu de mots, un mauvais calcul.

Conclusion

Une conclusion en forme de vade-mecum, de « Ce qu'il faut retenir » :

Pendant la préparation

— Étendre/consolider son vocabulaire général, à commencer par les verbes irréguliers. Les ressources sont innombrables. Pour commencer par faire le point un site comme celui de l'*Oxford Learner's Dictionary*, par exemple, propose les listes des 3000/5000 mots formant les bases lexicales de l'anglais (« compatibles » CECRL).

— Mémoriser les principaux mots outils indispensables pour les exercices demandés, en particulier ceux qui guideront la compréhension par le lecteur de l'exposé de son raisonnement.

— S'approprier la construction des principales formes que peut prendre la phrase anglaise (et en particulier la question).

— S'approprier les principales formes verbales de la conjugaison de l'anglais, y compris engageant des auxiliaires de modalité. La plupart de ces constructions sont invariables et ont des correspondances à peu près fiables avec des formes françaises. S'entraîner à les retenir offre un ratio effort/bénéfice extrêmement favorable.

Pendant l'épreuve

Pour la question de compréhension :

— Lire attentivement la question pour en distinguer les termes clés et envisager ce qu'ils impliquent

— Ne pas s'arrêter au contenu des textes, mais voir en quoi ils se rencontrent/distinguent dans leur approche de la thématique qu'ils partagent

— Préparer l'organisation et le format de son propos en conséquence (pour éviter tout retour, parce qu'on n'a pas atteint le nombre de mots, sur un point qu'on avait achevé de traiter). Un brouillon est recommandé.

Pour la question d'expression :

— Lire attentivement les questions pour en distinguer les termes clés et envisager ce qu'ils impliquent (en l'occurrence cela peut aussi aider à choisir la plus favorable)

— Ne pas hésiter à préciser en quoi la question relève de la problématique, la « questionner » elle-même

— Donner la priorité aux arguments/explications/raisonnements, les exemples convoqués devant les illustrer et non en tenir lieu

Dans l'intégralité de la rédaction :

— S'en tenir autant que possible aux mots/formes de la langue anglaise dont on est au moins certain de l'existence.

Cette session était la première de l'épreuve sous sa nouvelle forme et la prise de recul possible est encore limitée, mais le jury peut assurer aux futur/es candidat/es que se préparer et composer en suivant les conseils simples prodigués ci-dessus ne pourra que se révéler payant le jour de l'épreuve. On trouvera ci-dessous des exemples indicatifs de ce qu'auraient pu être des réponses satisfaisantes aux différentes questions.

Les correctrices/correcteurs

III. Suggestions de réponses aux questions figurant dans le sujet

1. Question de compréhension (2 suggestions)

Last October, all 400 of the Wilko shops closed in the UK, leading to 12,500 redundancies but also opening the way for new dynamics in many British high streets. Two articles published in *The Guardian* in October 2023 (1) and in *Le Monde* in September 2023 (2) offer contrasting perspectives on these changes.

First, it seems that the traditional way of doing business on the British high street has failed for various reasons. The economic crisis, the rise of e-commerce and poor management seem to be mostly to blame for the closing down of traditional chains such as Wilko and Debenhams (1). As a result, many shops are left empty.

Nevertheless, some, such as the Empty Shops Network, Nudge Community Builders or the Pop-Up Club, see this as a blessing in disguise and an opportunity to repair the social fabric (2). They convert these empty shops into spaces —sometimes collectively owned— where people can feel a sense of community again. Various initiatives have been launched, such as opening art galleries or venues for people to discuss issues such as the climate crisis. Independent retailers have also been making the most of the vacant premises to promote the local economy. This is turning a previously uniform environment (1) into a thriving, diverse and inclusive space (2).

Thus, the British high street seems to be reinventing itself.

(219 mots)

Two articles published last autumn in *The Guardian* (doc 1) and *Le Monde* (doc 2) shed light on the evolution of the British high street over the past century.

The formerly ebullient British high street is losing steam. Wilko and Debenhams, the traditional family businesses and iconic brands, epitomise the rise and fall of high street names: success stories in the 20th century —400 Wilko shops still existed at the beginning of 2023—, they both recently had to slash over 12,000 jobs (doc 2), ending the reign of the retail monoliths (doc 1).

The Wilko bankruptcy is yet another example of how the British have deserted the high street: inflation, poor management, e-commerce, and new aggressive competitors in out-of-town malls have led to its demise. (doc 2)

However, newly founded groups such as The Empty Shops Network intend to revive these degraded areas by converting empty shops into gathering places —sometimes collectively owned— which foster a sense of community. Thus, empty premises are turned into art galleries, pop-up shops or debate venues where burning issues can be discussed. Meanwhile, independent retailers, such as The Ethical Gift Shop in Bristol, collaborate with local manufacturers and suppliers to boost local and circular economies. (doc 1)

Once the fiefdom of chain stores (doc 1), the British high street is now becoming a diversified, sustainable and inclusive space (doc 2).

(219 mots)

2. Questions d'expression

To what extent should online activities (shopping, social interactions, work, etc.) replace offline activities? Support your answer with relevant examples.

In today's digital age, almost anything can be done online. Online activities offer the advantage of flexibility and accessibility and are generally more time-effective and cost-effective, if only because they reduce the need for travel. Still, should they totally replace offline activities? Every advantage seems to entail a corresponding drawback.

For example online activities allow people to work at their own pace and manage their time as they like, but allowing them to do so may also deprive them of their right to evade from their work.

Online classes can be attended from anywhere regardless of students' geographical location and provide access to resources which may not be available in offline classes, but on the other hand the latter will give them the opportunity to collect experiences and build connections with other students, which is essential for personal and professional growth.

Finally, as far as the environment is concerned, dematerialization does reduce the need for travel but the storage of data it implies requires a lot of energy as well.

So the fact that online activities can replace offline activities does not necessarily mean that they should. What we should do is strive to take advantage of the wide range of possibilities they offer without impairing the future or losing sight of what will always remain irreplaceable in real life.

(220 mots)

In the State of the Union Address in February 2023, President Biden said, "We have to see each other not as enemies, but as fellow Americans." How relevant is this exhortation in view of recent events in the US? Use examples to support your answer.

In the State of the Union Address in February 2023, President Biden said, "We have to see each other not as enemies, but as fellow Americans." Indeed, in contemporary American society discord and polarization increasingly pervade politics and social interactions.

The most blatant aspect of this is the growing contempt for the opposing party between Republicans and Democrats. The damage done by former President Donald Trump's attitude during and after his presidency has played a major role in the democratic decline, and today the division in American society is not limited to politics: it affects workplaces and schools, neighborhoods and communities.

Moreover, the radicalization in politics is reinforced by a new media landscape where success is often tied to being polarizing and outrageous. Social media campaigns designed to inflame passions on divisive issues have contributed to this polarization through the blurring of boundaries between news and opinion, facts and non-facts, journalism and activism.

So President Biden's words are highly relevant today. His call for unity and embracing fellow Americans as compatriots emphasizes the importance of fostering a sense of national unity and solidarity in an increasingly divided country. President Biden's exhortation is a reminder of the fundamental values underpinning the American nation and the importance of transcending differences to work towards a shared vision for the country's future.

(218 mots)